

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE-ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD

Secrétaire général : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne, chez M. et Mme Dargaud

2 B, rue de Chevigné 51100 REIMS

Lettre n° 101 – décembre 2012

RÉUNION DU 8 DÉCEMBRE 2012

Quelques mots nouveaux dans les dictionnaires..... p.1

Conférence de Mme Nadine Najman :

Libertés et contraintes de l'expression poétique..... p.2

QUELQUES MOTS NOUVEAUX DANS LES DICTIONNAIRES

BIMÉDIA adj. Qui utilise conjointement deux médias ou deux supports, en particulier le papier et le numérique. *Campagne publicitaire bimédia – journal bimédia – journalistes bimédias.*

COUGAR n. f. Mot anglais des Etats-Unis, « cougar, puma ». Métaphore. Femme mûre qui recherche et séduit les hommes beaucoup plus jeunes.

COUSINADE n. f. Réunion formée de personnes descendant à des degrés divers d'un ancêtre commun, portant le même patronyme ou non.

DÉCONSTRUIVISME n. m. (d'abord en littérature) De *déconstruction* et de *construivisme*, d'après l'anglais *deconstruivist* (architecture) – nom d'une exposition à New-York en 1988. Mouvement architectural, né à la fin des années 80, qui met en cause les codes de la tradition moderne (symétrie, fonctionnalité, gravité...), prônant une rupture avec la notion d'angle droit.

HYDROALCOOLIQUE adj. Chimie. (Liquide) qui contient de l'eau, de l'alcool et un agent antibactérien.

MICROBLOG n. m. Blog qui permet de communiquer en temps réel en publiant de courts messages par internet, messagerie, portable.

NANOMATÉRIAU n. m. Du grec *nanos*, « nain » – nano : préfixe du système international qui divise par 1 000 000 000 l'unité dont il précède le nom. Matériau composé d'objets (particules, fibres ou tubes) dont la taille n'excède pas 100 nanomètres : les fullérènes (formes moléculaires du carbone), le graphène (cristal de carbone) sont des nanomatériaux.

NIQUAB n.m. Mot arabe. Long voile porté par certaines musulmanes comportant une fine fente horizontale au niveau des yeux.

SÉRENDIPITÉ n. f. De l'anglais *serendipity* créé d'après le titre d'un conte persan. Capacité, aptitude à faire par hasard une découverte inattendue et à en saisir l'utilité (scientifique, pratique).

SMARTPHONE n. m. Mot anglais, de *smart*, « intelligent, ingénieux » et *phone*, « téléphone ». Téléphone mobile possédant des fonctions d'assistant personnel, conçu pour

avoir des utilisations variées (internet, jeux). Recommandé officiellement : terminal de poche ou ordiphone.

STÉVIA n. m. du latin sc. *Stevia*. Plante d'Amérique du sud dont les feuilles ont un fort pouvoir sucrant. Produit extrait de cette plante utilisé comme édulcorant.

TADELAKT n. m. Mot berbère, de l'arabe *dlek*, « malaxer, mélanger ». Enduit coloré imperméable, fait de chaux polie avec un galet de rivière et traitée au savon noir, recouvrant traditionnellement les murs des habitations dans le sud marocain.

TRANSGENRE adj. et n. Calque de l'anglais *transgender*. Qui concerne une personne dont l'identité sexuelle, psychique et sociale ne correspond pas au sexe biologique. Les communautés lesbiennes, gays, bisexuelles et transgéniques.

n. les transgenres.

TWEET n. m. Mot anglais « gazouillis » [twi :t]. Court message informatif posté sur le web par l'intermédiaire d'un serveur qui le transmet à ses abonnés.

Jacques Dargaud

LIBERTÉS ET CONTRAINTES DE L'EXPRESSION POÉTIQUE par Mme Nadine Najman

Introduction

Avant de s'entretenir de quoi que ce soit, il est bon de s'assurer que tout le monde s'accorde sur la teneur du sujet et sur le sens des mots. C'est assez simple dans les domaines scientifique et technique, mais on a plus de mal à se mettre au diapason quand il s'agit de termes qui recouvrent des notions élastiques et souvent subjectives.

C'est le cas avec la poésie. Paul Valéry lui-même a fait cette constatation : « *La plupart des hommes ont de la poésie une idée si vague que ce vague est pour eux la définition de la poésie.* »

Alors, qu'est-ce que le mot *poésie*, si galvaudé, recouvre exactement ? Quelles caractéristiques doit présenter un texte pour être appelé « poème » ? À quoi ressemblent les individus appelés « poètes » ? Sont-ils si différents des autres auteurs ? Jouissent-ils de certaines licences dans leur expression ou, au contraire, doivent-ils se soumettre à des exigences particulières ?

Je vais faire de mon mieux pour répondre à ces questions en m'aidant de définitions et de citations. Puis, ayant ainsi tenté d'expliquer ce qu'est la poésie, avec ses libertés et ses contraintes, je me servirai de quelques contre-exemples pour montrer ce qu'elle ne saurait être.

Un autre exposé sera ultérieurement consacré aux règles de la versification française, dont il est impossible de nier le caractère contraignant. J'illustrerai ces règles grâce à des poèmes ou à des extraits tirés du patrimoine français et je terminerai par une série d'autres exemples que nous examinerons ensemble un par un : ce sera comme un petit exercice de révision des notions précédemment abordées.

La poésie et le poète

1. La meilleure façon de créer et de révéler

Étymologiquement, le mot *poésie* trouve ses racines dans un verbe du grec ancien qui signifie « faire, créer ». Le poète était considéré à l'origine comme un inventeur, un découvreur, ce que l'on distingue encore dans les mots *trouvère* et *troubadour*. C'est la même idée de trouvaille qui fait appeler « inventeur » celui qui découvre un trésor ou autre chose d'enfoui, de dissimulé à la vue.

Comment les dictionnaires contemporains définissent-ils la poésie ?

Litré : « *Art de faire des ouvrages en vers. [...] Qualités qui caractérisent les bons vers, et qui peuvent se trouver ailleurs que dans les vers. [...] Figuré : se dit de tout ce qu'il y a d'élevé, de touchant dans une œuvre d'art, dans le caractère ou la beauté d'une personne, et même dans une production naturelle.* »

Larousse : « *Art d'évoquer et de suggérer les sensations, les émotions; les idées par un emploi particulier de la langue qui joue sur les sonorités, les rythmes, les images.* »

Hachette : « *Forme d'expression littéraire caractérisée par une utilisation harmonieuse des sons et des rythmes du langage (notamment dans les vers) et par une grande richesse d'images.* »

Trésor de la Langue française : « *Genre littéraire associé à la versification et soumis à des règles prosodiques particulières, variables selon les cultures et les époques, mais tendant toujours à mettre en valeur le rythme, l'harmonie et les images.* »

Écoutons maintenant quelques illustres personnages.

L'écrivain et philosophe François-Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778) : « *Un mérite de la poésie, et dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle en dit plus que la prose et en moins de paroles que la prose.* »

L'écrivain allemand Johann Paul Friedrich Richter, dit Jean Paul Richter (1763-1825) : « *La poésie éclaire comme un feu d'artifice : elle ne veut pas chasser la nuit, mais au contraire en tirer parti.* »

Le monumental Victor Hugo (1802-1885) : « *Le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire ; créer, s'il fait de la poésie.* »

L'Américain Edgar Poe (1809-1849), poète, romancier, nouvelliste, critique littéraire, dramaturge et éditeur : « *Je définirais brièvement la poésie comme la création rythmique de la beauté. Son unique arbitre est le goût.* »

Le poète, dramaturge et critique Théodore de Banville (1823-1891) : « *La poésie est à la fois musique, peinture, sculpture, éloquence. Elle doit charmer l'oreille, enchanter l'esprit, représenter les sons ainsi que les couleurs, rendre les objets visibles. Aussi est-ce le seul art complet, nécessaire, et qui contient tous les autres.* »

Le romancier tchèque de langue allemande Franz Kafka (1883-1924) : « *La musique est une amplification de la vie sensible. La poésie, par contre, est une façon de la maîtriser, de la sublimer.* »

La romancière et dramaturge Nathalie Sarraute (1900-1999) : « *La poésie, dans une œuvre, c'est ce qui fait apparaître l'invisible.* »

L'intellectuel et journaliste français Antoine Spire, né en 1946 : « *La poésie est réflexion sur le sens puisque c'est l'écoute des intuitions, des pensées et des valeurs qui affleurent un texte.* »

On peut résumer ainsi ces différentes définitions et citations : la poésie est intuition, réflexion et enfin création. Son expression écrite est précise et concise. Elle révèle et éclaire ce qui est obscur, embellit (voire sublime) ce qui est ordinaire. Dans l'appréhension et l'interprétation du réel, elle va plus loin que la prose, que la musique et que tous les autres arts.

Cette dernière idée risque de surprendre. Pourtant, on est bien obligé de reconnaître que la richesse et la singularité d'une œuvre littéraire (voire de certains articles de presse) dépendent en grande partie des qualités poétiques de l'auteur. Tout écrivain a besoin d'être plus ou moins poète pour progresser dans son exploration intime du monde et pour y faire accéder ses lecteurs.

Mais en ce qui concerne les autres arts ? Eux aussi, ils sont créateurs de puissants objets de réflexion, de beauté et d'émotion. Eux aussi, ils représentent de précieux moyens de communication et de partage entre les hommes. Qu'est-ce qui permet de prétendre qu'ils vont moins loin que la poésie ?

Le fait est que les différents arts nous parlent surtout par l'intermédiaire de deux sens, la vue et l'ouïe, tandis que la poésie fait appel aux quatre sens (pour ne pas dire aux cinq) et à toutes les ressources de l'esprit. La signification apparente du message poétique est en effet

complétée, soutenue ou modifiée par les évocations sensorielles de toutes natures, les rythmes, les images, les références culturelles et symboliques, les sons, la place et l'agencement des mots, les non-dits, les sous-entendus, etc.

En conséquence, un poème réussi présente toujours une quasi-infinité de niveaux d'interprétation et de nuances suggestives : cela dépend de l'habileté de l'auteur à transcrire tout ce qu'il veut faire partager, sachant que chacun de ses lecteurs sera touché différemment en fonction de son âge, de son sexe, de son caractère, de ses goûts, de sa profession, de ses connaissances, bref de tout ce qui fait que son expérience du monde est unique.

Voilà sans doute pourquoi l'on a pu dire que la poésie allait plus loin que la prose et que les arts. Et aussi pourquoi il est si difficile, voire impossible, de traduire un poème dans une langue étrangère. On perd forcément la partie cachée, celle qui se compose en filigrane au moyen d'éléments extérieurs au vocabulaire. Non seulement ces éléments sont liés à l'expression poétique de façon indissociable, mais ils appartiennent en outre à une langue et à une culture précises. Le traducteur, même s'il est très doué, parfaitement bilingue et poète lui-même, ne pourra garder que le sens littéral du texte, ou guère plus, et devra se résoudre à perdre une part essentielle de la version originale...

2. Indépendance, rigueur et extrémisme

Pour définir le poète, les dictionnaires nous disent que c'est celui qui possède l'art de combiner les mots, les sonorités, les rythmes pour évoquer des images, suggérer des sensations, des émotions. Une définition logique, mais qui vous laisse un peu sur votre faim. On voudrait en savoir plus, si c'est possible. Par exemple, à quoi ressemble un poète ? Peut-on le reconnaître à l'œil nu ? Possède-t-il des signes distinctifs par rapport aux autres humains, ou par rapport aux autres gens de lettres ?

D'après Goethe, « *Les auteurs les plus originaux d'aujourd'hui ne sont pas ceux qui apportent du nouveau, mais ceux qui savent dire les choses comme si elles n'avaient jamais été dites avant eux* ».

Gérard de Nerval a exprimé la même idée dans une formule devenue célèbre : « *Le premier qui compara la femme à une rose était un poète, le second un imbécile.* »

Au début du XX^e siècle, Lucie Delarue-Mardrus insistait sur la nécessité d'aller jusqu'au bout de soi-même sans tricher : « *La vérité, pour nous, est le synonyme de la liberté, et le mensonge s'identifie à la captivité.* »

Quelques dizaines d'années plus tôt, Arthur Rimbaud avait eu ces mots : « *Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, elle sera poète, elle aussi !* »

Et Victor Hugo avait déclaré : « *Tout est sujet ; tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie [...], le poète est libre.* »

Autrement dit, le sujet importe peu, mais il n'y a pas de poésie sans vision personnelle, libre et sincère. C'est là, dans l'espace illimité de la pensée, que réside la formidable liberté du poète. Soutenu par une vie intérieure intense, il observe et assimile tout gloutonnement mais en parfaite indépendance de cœur et d'esprit, sans imiter ni juger.

L'inspiration, quant à elle, est même plus que libre : elle est incontrôlable. Elle se déclenche comme un flash dont on ne connaît ni le comment ni le pourquoi, faisant subitement la lumière sur une idée, une sensation, une émotion, une image... Il est alors urgent de se mettre au travail, tant que le souvenir de cette apparition est encore présent.

Toutefois, avant de savoir travailler correctement il faut étudier. Apprendre un maximum de choses et vivre un maximum d'expériences. L'on n'en a jamais fini, l'on n'en sait jamais trop : c'est ainsi dans tous les métiers et c'est encore plus vrai pour l'individu qui veut écrire. Vers 1900, Max Jacob constatait : « *L'érudition est bien loin d'être un mal ; elle agrandit le champ de l'expérience, et l'expérience [...] est la base du talent.* »

Le poète, de plus, a tendance à percevoir son environnement de façon entière, globale, sans ordre ni méthode, un peu comme les petits enfants et... les débiles mentaux. Il lui est donc indispensable de développer son esprit d'analyse et sa culture générale pour faire le tri dans cette énorme bulle qui l'entoure et pour y comprendre quelque chose. Ensuite, il lui faut retrouver une certaine vision globale pour rassembler et résumer l'essentiel, c'est-à-dire pour s'appropriier le monde et le communiquer à autrui par la création poétique. Ces caractéristiques d'analyse et de synthèse, alliées à une connaissance approfondie de la langue et à un sens aigu du rythme et de la musicalité, aboutissent en principe à une écriture à la fois précise et concise, claire et dense, mais qui reste harmonieuse et agréable à lire.

Qu'on le veuille ou non, la pensée poétique n'est pas un joli songe plein de flou artistique. C'est une réflexion rigoureuse, parfois douloureuse, qui prend naissance dans les extrêmes. Celui qui la sert n'est pas un adepte des demi-mesures, c'est là son moindre défaut. Vivre avec la passion pour compagne n'est ni simple ni reposant. On peut devenir, au pire, agressif et imprudent, au mieux perfectionniste et jamais satisfait. D'autant plus qu'un poète n'a pas besoin de stimulations importantes pour réagir violemment : son hypersensibilité lui fait tout percevoir mieux que la moyenne des gens, plus fort, plus finement, plus loin. On est loin d'un passe-temps ou d'une sinécure.

Au XVIII^e siècle, Diderot disait déjà : « *Se jeter dans les extrêmes, voilà la règle du poète.* »

Une centaine d'années plus tard, Rimbaud écrivait : « *Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens, toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie. Ce qu'il cherche, c'est : lui-même. Il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la Foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, – et le suprême Savant. Car il arrive à l'inconnu.* »

Plus près de nous, André Maurois a déclaré : « *L'homme d'action est avant tout un poète* » et Saint-John Perse : « *L'inertie seule est menaçante. Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance.* »

Voilà des portraits qui ne ressemblent guère à celui, très répandu aujourd'hui, d'un personnage un peu distrait, un peu mou, se complaisant dans un vague imaginaire et alignant de longs vers où la fadeur le dispute à la mièvrerie...

Par ailleurs, l'anticonformisme naturel de l'individu poète le tient à l'écart des modes, des courants et autres tendances qui jouent sur l'instinct d'imitation. Les séduisantes sirènes de la société de consommation, si habiles à insuffler les mêmes envies au plus grand nombre, ont bien du mal avec ce client qui ne ressent pas le besoin de se maintenir dans la norme environnante.

Il y a pis : à cause de sa maladresse et de son manque d'enthousiasme à faire comme tout le monde, le poète donne parfois l'impression de ne pas vivre totalement dans son époque : est-il en retard, est-il en avance ? Est-ce un ringard, est-ce un visionnaire ? Baudelaire, lui, l'avait comparé à un albatros :

« ... *Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Sa position, c'est vrai, est assez inconfortable. Quand ils ne se moquent pas de lui, les plus conformistes de ses contemporains s'inquiètent de ses différences, qu'ils prennent pour des provocations à l'ordre établi ou pour des critiques à leur égard. Ils se trompent fort, car l'intéressé a bien d'autres chats à fouetter. « *Mais les braves gens n'aiment pas que / L'on suive une autre route qu'eux* », comme l'a si bien chanté Georges Brassens, qui avait un incontestable tempérament de poète.

Jean Cocteau, lui, avait trouvé une jolie formule pour exprimer le décalage qu'il ressentait entre lui et le reste de la société : « *Le drame des poètes, c'est qu'ils doivent vivre au-dessus des moyens de leur époque.* »

À ce propos, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit : les poètes ne se sentent pas investis d'une mission particulière vis-à-vis des hommes ou des dieux. Ils ne se prennent pas pour des prophètes ni pour des directeurs de conscience, ni pour des leaders d'opinion. Peu enclins à suivre la file, comment pourraient-ils se poser eux-mêmes en meneurs ? Si l'on veut absolument leur attribuer une fonction sociale, elle se trouve peut-être dans leur habileté à observer le monde de façon à la fois subjective et impartiale et dans le reflet universel qu'ils réussissent parfois à en donner.

Shopenhauer a écrit : « *Personne ne peut prescrire au poète d'être noble et élevé, moral, pieux, chrétien, ou ceci ou cela. Il est le miroir de l'humanité et lui met devant les yeux tous les sentiments dont elle est remplie et animée.* »

On pourrait objecter que Victor Hugo fut non seulement un grand poète mais aussi un grand homme politique... C'est vrai, il fut les deux, et plus encore. Mais Victor Hugo, notre Victor Hugo national, c'est l'exception qui confirme la règle ! Une chose est certaine, il était inutile d'essayer de lui faire aimer ce qu'il n'aimait pas ou de le dégoûter de ce qu'il aimait. Les gens indépendants et créatifs comme lui font des interlocuteurs difficiles à manipuler et à satisfaire. En général, ils ne font pas non plus des spectateurs dociles, car ils se sentent davantage à leur place en tant qu'auteurs ou acteurs. Mais il y a au moins un bon côté avec ces oiseaux-là : quand ils apprécient un film, une pièce, un concert, une exposition, on peut être sûr que leurs compliments ne sont pas copiés sur la publicité ni dictés par les conventions...

Certains aspirants poètes, conscients de ne pas être assez originaux, cherchent à se démarquer en choisissant systématiquement des sujets sortant de l'ordinaire. Ils oublient que ce n'est pas le sujet qui compte mais la façon de le traiter. Les fantasmes les plus délirants, les aventures les plus émouvantes ne gagneront rien à être mis en vers si l'on ne dispose dans sa palette que de pâles clichés et de stéréotypes usés.

De la même façon, pousser de généreux cris maladroitement rimés ne présente aucun intérêt sur le plan poétique, même si l'indignation ou la compassion sont justifiées, même si sont abordées des questions majeures sur le plan politique, social, familial, etc.

En revanche, un souvenir, une anecdote, une réflexion sortis tout droit de la vie de tous les jours peuvent être à l'origine de poèmes fort réussis. Rainer Maria Rilke l'a très bien dit dans son ouvrage *Conseils à un jeune poète* : « *Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses.* »

3. L'exemple des âmes simples et des enfants

La simple et modeste Marie Noël, née à Auxerre en 1883 et morte à Auxerre en 1967, savait tirer parti de ces petits riens sans éclat qui font la vie de tous les jours et auxquels elle rend toute leur originalité :

Chanson

*Quand il est entré dans mon logis clos,
J'ourlais un drap lourd près de la fenêtre,
L'hiver dans les doigts, l'ombre sur le dos ;
Sais-je depuis quand j'étais là sans être ?*

*Et je cousais, je cousais, je cousais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?*

*Il m'a demandé des outils à nous.
Mes pieds ont couru, si vifs, dans la salle,
Qu'ils semblaient si gais, si légers, si doux,
Deux petits oiseaux caressant la dalle.*

De-ci, de-là, j'allais, j'allais, j'allais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu voulais ?

Il m'a demandé du beurre, du pain,
- Ma main en l'ouvrant caressait la huche -
Du cidre nouveau, j'allais et ma main
Caressait les bols, la table, la cruche.

Deux fois, dix fois, vingt fois je les touchais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu cherchais ?

Il m'a fait sur tout trente-six pourquoi.
J'ai parlé de tout, des poules, des chèvres,
Du froid et du chaud, des gens, et ma voix
En sortant de moi caressait mes lèvres...

Et je causais, je causais, je causais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu disais ?

Quand il est parti, pour finir l'ourlet
Que j'avais laissé, je me suis assise...
L'aiguille chantait, l'aiguille volait,
Mes doigts caressaient notre toile bise...

Et je cousais, je cousais, je cousais...
- Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Dans ces vers, la légèreté et la discrétion masquent et en même temps accentuent la ferveur et la profondeur. Quant à l'apparente spontanéité de l'écriture, c'est à n'en pas douter le fruit d'un travail des plus soignés. Nous reviendrons sur l'importance du travail...

J'ai mentionné tout à l'heure les petits enfants. Ils ne savent encore ni lire ni écrire, mais chacun d'entre eux se lance individuellement à la découverte du monde et le décrypte à sa façon, avec un regard neuf, sans être influencé par les conventions et les connaissances qui viendront avec l'éducation et l'instruction. De la même façon, les handicapés mentaux ont un esprit ouvert, indépendant, capable d'établir des rapports, des raccourcis, des connexions qui échappent aux adultes prétendus normaux. Ils ont même parfois des fulgurances quasi-médiuniques qui leur valent respect et considération chez certains peuples éloignés de la civilisation occidentale ou dans certains pays mystiques comme la Russie.

Dans son sonnet « Correspondances », Charles Baudelaire a écrit : « *Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.* » Et dans « Harmonie du soir » : « *Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ; / Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ; / Valse mélancolique et langoureux vertige !* » Arthur Rimbaud a exprimé des intuitions, ou des « voyances », comparables dans « Voyelles », qui commence ainsi : « *A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...* »

Les mots d'enfants, de la même façon, établissent toutes sortes de rapports inattendus, inédits, qui sont souvent de purs concentrés de poésie à l'état brut. Jean Cocteau a même affirmé : « *Tous les enfants ont du génie, sauf Minou Drouet.* » Cette fillette est bien oubliée aujourd'hui, mais elle a fait l'objet d'une véritable affaire nationale suite à la parution, en janvier 1956, de son premier recueil de poèmes chez l'éditeur Julliard. Étant née en juillet 1947, la petite avait entre sept et huit ans à l'époque où elle est censée avoir écrit ces textes, et sa mère a été accusée de l'avoir plus qu'aidée.

Sans entrer dans la polémique, on peut en effet se demander si une enfant de CE1, même surdouée, n'a pas eu besoin d'un sérieux coup de main pour mettre en forme ses idées et

pour les transcrire sur papier. Quoi qu'il en soit, les textes qui lui sont attribués sont nourris d'une inspiration indéniablement poétique. Voici celui qui donne son titre (*Arbre mon ami*) au recueil de 1956 :

*Arbre, mon ami,
mon pareil à moi,
si lourd de musique
sous les doigts du vent
qui te feuilletent
comme un conte de fées,
Arbre
qui, comme moi,
connais la voix du silence,
qui balance
le profond de tes mèches vertes,
le frisson de tes mains vivantes,
Arbre,
mon ami,
mon tout seul,
perdu comme moi,
perdu dans le ciel,
perdu dans la boue,
laqué de lumière dansante
par la pluie,
Arbre,
écho de la peine du vent,
de la joie des oiseaux,
Arbre dévêtu par l'hiver,
je te regarde pour la première fois.*

En grandissant, Minou Drouet a perdu sa vision originale des choses, mais par chance elle a été assez intelligente pour s'en rendre compte. À l'âge adulte, elle a publié plusieurs romans en prose mais n'a plus jamais osé s'aventurer en poésie. Elle a simplement expliqué qu'elle n'en avait plus envie. Sage Minou Drouet ! Pourtant, elle avait appris avec les années à maîtriser les règles et les subtilités du français, et elle n'avait plus besoin de personne pour l'aider...

Seulement voilà : la poésie est plus exigeante que la prose. Elles passent toutes les deux par le même apprentissage de la grammaire et du vocabulaire, elles demandent toutes les deux qu'on sache trouver les mots, manier les phrases et les idées avec efficacité et personnalité, mais la poésie doit dépasser les performances de la prose – ou alors ce n'est pas de la poésie. C'est là qu'un important travail supplémentaire s'impose.

4. Un travail exigeant et solitaire

D'une manière générale, l'acte d'écrire est un acte foncièrement individualiste, mais il peut parfois bénéficier d'un travail de groupe, du moins en partie. Il lui arrive aussi de tirer avantage d'un certain stress : nombreux sont les journalistes par exemple, qui affirment ne pouvoir travailler que dans la pagaille et dans l'urgence. Pour écrire un poème, par contre, il faut être seul, au calme, et ne pas être contraint par une heure ou une date limite. C'est que l'exercice demande une concentration particulière et possède des contraintes qui lui sont propres.

Wordsworth estimait que « *La poésie est la surabondance spontanée de sentiments puissants : son origine se trouve dans l'émotion dont on a souvenance dans la tranquillité* ».

Rilke a déclaré : « *Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même et ne rencontrer pendant des heures personne, c'est à cela qu'il faut parvenir. Être seul comme l'enfant est seul.* »

Il a dit également : « *Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus pour l'entreprendre.* »

Car rien de grand ne s'est jamais fait dans la facilité ! Pierre Louÿs, qui le savait bien, a avoué : « *Toute ma vie j'ai rêvé d'écrire "le ciel est bleu", mais il n'y a rien de plus difficile.* »

Et André Gide a ajouté : « *L'Art naît de contraintes, vit de luttas et meurt de liberté.* »

Le journaliste et écrivain Henri Jeanson (1900-1970) a osé la comparaison suivante : « *Pour nous, un poète est un monsieur qui s'efforce de saisir l'eau par poignées. C'est seulement quand il y parvient que le monsieur est un poète.* »

Dans le même ordre d'idées, voici ce que pensait Vladimir Vladimirovitch Maïakovski (1894-1930) : « *La poésie, c'est comme le radium ; pour en obtenir un gramme, il faut des années d'effort.* »

Et Federico Garcia Lorca : « *S'il est vrai que je suis poète par la grâce de Dieu – ou du diable –, je le suis aussi par la grâce de la technique et de l'effort.* »

Il est exact que, si le fameux « flash » de l'inspiration est toujours involontaire et immédiat, on ne saurait en rester là. Ce flash ne fait que révéler la présence d'une idée, d'une émotion, d'une sensation, d'une image, autour desquelles il est urgent de se mettre à déblayer jusqu'à la mise à jour totale de ce qu'on a entrevu. Ainsi naît un poème, lentement, soigneusement, mais tout ce travail est porté par l'espoir de la découverte (ou de la création, si l'on préfère) et par la joie qu'on en éprouve tout seul à l'avance.

Un autre plaisir solitaire provient du défi qu'on s'est lancé à soi-même. C'est une véritable gageure, en effet, de vouloir faire entrer dans une forme très codifiée tout un ensemble d'éléments qui sont à la limite de l'indicible car *vécus* par l'intermédiaire des sens ou *reçus* sans opération intellectuelle, c'est-à-dire non encore domestiqués par la pensée et le langage. Le tout sans leur faire perdre leur force, leur spontanéité ni leur sincérité !

C'est aussi ce que pensait Jules Barbey d'Aureville : « *Dans toute poésie, il y a une lutte secrète entre l'infini du sentiment et le fini de la langue dans laquelle cet infini se renferme sans se limiter.* »

L'entreprise est téméraire (parfois stérile, alors il faut savoir l'admettre), mais quel sentiment de victoire quand on a réussi à débusquer le mot, à cerner l'image, tout en apprivoisant le rythme et la rime dans les règles de l'art ! Ces règles formelles concernent essentiellement la poésie régulière et seront examinées ultérieurement. Cependant, rien n'est plus faux de croire qu'on peut se permettre de les ignorer au nom d'une certaine « liberté » dans l'écriture poétique...

5. Les poètes dits libres et les poètes dits classiques

A priori, écrire des vers dits libres paraît moins difficile qu'écrire des vers dits classiques. Il y a même des individus qui croient suffisant de laisser courir leur plume sur le papier au gré de leurs impulsions, en prenant juste soin d'aller à la ligne avant d'atteindre le bord de la page. C'est bien regrettable, mais on n'obtient ainsi que de la prose découpée en morceaux. Et, la plupart du temps, une prose sans la moindre qualité poétique ni même littéraire.

Historiquement parlant, il a fallu des dizaines et des dizaines d'années pour ébranler la toute-puissance de l'alexandrin classique. Dès le XVII^e siècle, pourtant, Jean de La Fontaine prenait dans ses fables d'audacieuses libertés avec la métrique. C'est l'un des premiers vers-libristes français, qui s'est permis de bousculer les rimes et de casser les rythmes habituels pour obtenir de nouveaux effets. Un seul exemple, tiré de « Les animaux malades de la peste » :

*... Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis*

*Pour nos péchés cette infortune ;
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements :
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
 Car on doit souhaiter selon toute justice
 Que le plus coupable périsse. (...)*

Le berger : ce tout petit vers de trois pieds, isolé parmi des alexandrins et des octosyllabes, semble mentionner un incident négligeable, qu'on avait failli oublier et dont on se souvient au passage dans un bâillement distrait. En même temps, ce vers différent des autres attire l'attention sur la victime de l'incident en question. Du grand art ! Pour écrire de pareils bijoux, il faut être très familier avec les règles de la versification, familier au point de savoir les négliger sans mettre en péril la musicalité du texte.

La Fontaine, par ailleurs, a amplement prouvé qu'il était capable d'utiliser la forme poétique classique, ne serait-ce que pour composer plus de soixante-dix nouvelles libertines parues en plusieurs volumes à partir de 1665. Ces textes, jugés trop grivois, ont été interdits dès 1675. Aujourd'hui, ils paraissent bien sages et ne suscitent qu'un respectueux ennui. Voici les huit premiers vers de l'un d'entre eux, dont le seul mérite est de parler de la ville de Reims. Ensuite, l'intrigue (un élégant et presque innocent cocufiage) peut se passer n'importe où et ne présente pas beaucoup d'intérêt. (À noter que Jean de la Fontaine, né à Château-Thierry, se disait champenois. Ce n'est qu'en 1790, soit quatre-vingt-quinze ans après sa mort, que les départements ont été créés et que sa ville est devenue axonaise, donc picarde).

*Il n'est cité que je préfère à Reims :
 C'est l'ornement et l'honneur de la France
 Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
 Charmants objets y sont en abondance.
 Par ce point-là je n'entends quant à moi
 Tours ni portaux, mais gentilles galoises,
 Ayant trouvé telle de nos Rémoises
 Friande assez pour la bouche d'un roi.
 (...)*

Bien que cette histoire se poursuive sur cinq grandes pages (213 vers en tout), nous pouvons nous en tenir là car nous serions hors sujet, notre propos étant de parler de poésie. D'ailleurs, l'auteur lui-même présentait ces textes comme étant des « contes en vers » et rien d'autre...

Rappelons au passage qu'un sujet inédit n'est pas indispensable en poésie. La Fontaine a probablement inventé ses nouvelles grivoises de A à Z, tandis que pour ses fables il s'est inspiré d'Ésope et d'autres auteurs anciens. Or, c'est justement comme fabuliste qu'il a fait œuvre de création poétique. Ce qui prouve, une fois de plus, que le thème n'est pas le plus important. Donnez le même point de départ à dix auteurs, poètes ou pas, et ils vous rendront

dix copies totalement différentes. Comme on l'a vu avec Marie Noël, un esprit talentueux peut s'attaquer aux sujets les plus connus, ou les plus prosaïques, et en tirer des accents profondément personnels et artistiques...

Malgré l'exemple de La Fontaine, ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que le carcan littéraire classique a commencé à céder sous l'action de la « révolution » romantique et lyrique menée par Victor Hugo et soutenue par des poètes, romanciers et dramaturges comme Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny ou encore Alphonse de Lamartine. Des règles strictes concernant la forme mais aussi le fond ont été abolies au profit de la liberté, du naturel et de l'expression des sentiments.

Le mouvement du Parnasse est apparu dans les années 1860 en réaction aux excès du Romantisme, à ses épanchements égocentriques et débridés qui primaient sur la recherche de beauté, d'objectivité et de perfection formelle. Théodore de Banville, Leconte de Lisle, José Maria de Heredia, Catulle Mendès, Sully Prudhomme et tous les grands poètes de la seconde partie du XIX^e siècle ont fait partie de ce mouvement, même si certains ont fini par s'en détacher.

Dès 1872, Banville faisait figure de précurseur avec son *Petit traité d'art poétique*. Tout en restant attaché aux valeurs artistiques de la poésie classique, il suggérait des assouplissements à ses règles trop rigides et reconnaissait l'existence et l'intérêt du vers libre : « *Osons proclamer la liberté complète et dire qu'en ces questions complexes l'oreille décide seule. On périt toujours, non pour avoir été trop hardi, mais pour n'avoir pas été assez hardi.* »

La recherche de liberté s'est accentuée avec le mouvement symboliste, dont Baudelaire a été le précurseur. Il ne s'agissait toujours pas de rejeter l'ensemble des règles traditionnelles, mais de savoir les transgresser quand c'était utile et d'y associer de nouvelles exigences, axées notamment sur le sens et la musicalité, pour élaborer *individuellement* de nouvelles règles adaptées à une pensée poétique en quête d'absolu et de fusion avec le monde. Mallarmé (qui avait lui aussi appartenu au Parnasse) a été le principal théoricien de cette recherche quasi-mystique, qu'il a menée jusqu'à ses plus extrêmes limites...

Après lui, de nombreux poètes ont utilisé leur connaissance intime du vers classique pour user avec bonheur du vers libre. Puisque nous ne pouvons pas tous les citer, nous en avons retenu cinq pour leurs attaches avec la ville de Reims ou sa région.

Tout d'abord Baudelaire (dont le père était originaire de la Neuville-au-Pont, dans la Marne) avec cet extrait de « L'invitation au voyage » :

*Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.*

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté. (...)*

Ensuite Paul Verlaine, né à Metz mais de souche ardennaise :

*Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !*

*Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.*

*La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.*

*Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.*

*Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.*

*Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?*

On ne pouvait oublier Arthur Rimbaud, né à Charleville en 1854, qui a évolué très rapidement d'une écriture purement classique à une écriture largement libérée, comme dans ce poème intitulé « L'Éternité » :

*Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

*Ame sentinelle,
Murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.*

*Des humains suffrages,
Des communs élans
Là tu te dégages
Et voles selon.*

*Puisque de vous seules,
Braises de satin,
Le Devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.*

*Là pas d'espérance,
Nul orietur.
Science avec patience,
Le supplice est sûr.*

*Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.*

Rimbaud a par la suite abandonné totalement les vers et n'a plus écrit que des poèmes en prose. Voici un de ses plus fameux, intitulé « Aube » :

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Paul Fort, né à Reims en 1872, était lui aussi incollable sur les règles de la poésie classique, mais ce sont ses textes en prose rythmée ou en vers libérés qui lui ont valu d'être sacré prince des poètes en 1912. Voici sa fameuse « Complainte du petit cheval blanc » :

*Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage !
C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant.*

*Il n'y avait jamais de beau temps dans ce pauvre paysage.
Il n'y avait jamais de printemps, ni derrière ni devant.*

*Mais toujours il était content, menant les gars du village
A travers la pluie noire des champs, tous derrière et lui devant.*

*Sa voiture allait poursuivant sa belle petite queue sauvage.
C'est alors qu'il était content, eux derrière et lui devant.*

*Mais un jour, dans le mauvais temps, un jour qu'il était si sage,
Il est mort par un éclair blanc, tous derrière et lui devant.*

*Il est mort sans voir le beau temps, qu'il avait donc du courage !
Il est mort sans voir le printemps, ni derrière ni devant.*

Un autre Rémois, Marc Alyn, né en 1937, a vu son talent unanimement salué dès la parution de son premier recueil à l'âge de vingt ans. La versification n'a pas de secrets pour lui non plus, mais il a choisi de s'exprimer en vers libres ou en prose poétique. Voici un poème extrait de son recueil *La Parole planète*, paru en 1992, hymne subtil et puissant au langage « qui recrée jour après jour l'univers » :

Dit du poème

*On ne me connaît pas : je suis l'Autre poème
Caché au fond du texte
Et traitant le vrai thème
Qu'à peine suggérerait le poème apparent.*

Le masque plaît qui voile mon visage

*Immergé dans la ténèbre au secret
Double des profondeurs j'enfante des images
Qui modifient le sens de l'écrit de surface
Par d'incessants frissons jeux de glaces images.*

*Si je m'enfuis le poème agonise
Vidé du sang qui le gardait vivant
Et me voici poésie homicide
Guettant dans la nuit les passants
Pour étrangler d'un fin fil translucide
Le lecteur ennemi mon âme mon amant.*

6. Les pseudo-poètes

En poésie comme ailleurs, à côté des gens doués il y en a toujours d'autres qui ne le sont pas mais qui se l'imaginent ou qui veulent le faire croire aux autres. Naïfs, prétentieux, usurpateurs, on trouve de tout parmi eux.

Les très jeunes enfants, on l'a dit, ont une vision naturellement poétique du monde, mais ils ne savent pas bien la communiquer. Quand arrive le jour où ils possèdent enfin tous les outils langagiers pour s'exprimer (si ce jour arrive), leur enfance s'est évaporée avec sa singularité et son originalité, et ils n'ont plus rien d'intéressant à dire.

Cependant, des enseignants ou des intervenants bien intentionnés se plaisent à faire rédiger des vers dans les écoles, collèges et lycées. Cette approche de la poésie serait moins rébarbative et plus ludique (voilà le maître mot !) que celle qui consiste à faire lire et à faire apprendre de beaux textes. Est-elle plus efficace ? Qu'il nous soit permis d'en douter car voici le genre de choses qu'on récolte, qu'on baptise du nom de « poèmes » et qu'on va jusqu'à publier dans des journaux, des revues, des recueils et sur d'innombrables sites internet.

*J'aurais envie d'être malin
Comme un lapin
Malheureusement je suis un humain.
J'aurais envie de m'appeler Romain
Mais je m'appelle Damien.
J'aurais envie d'avoir des copains
Mais je suis seul.
J'aurais envie quelquefois d'être coquin
Et de faire à mon père et à ma mère des câlins.
J'aurais envie d'être magicien
Mais je ne suis qu'un simple sapin.
J'aurais envie d'être parrain
Mais je ne suis qu'un poulain.
J'aurais envie d'être un moulin
Comme ça je prendrais des bains ! (Damien, 10 ans).*

*Dangereux et vif est le léopard
Et ô combien rapide est le guépard
Le cerf si majestueux est vraiment beau
Mais c'est le lion, le roi des animaux. (Édouard, 12 ans).*

*Aujourd'hui j'ai regardé la lune, elle s'est éclairée devant
moi comme par enchantement.
Par moment, des nuages passent et l'effacent.
En la regardant, on peut apercevoir des visages tous*

*différents des uns les autres.
Elle est magique.
Elle est à la fois petite et si grande et elle fait rêver tant d'hommes.
On peut passer des heures à la regarder, sans jamais s'en lasser.
Chaque jour elle offre aux hommes, qu'ils soient noirs
ou blancs, asiatiques ou indiens, riches ou pauvres, amis
ou ennemis..., un spectacle différent.
Et quand le jour se lève et qu'elle disparaît, on se languit
déjà de la prochaine nuit où, comme par magie,
elle réapparaîtra pour régner
sur son immense royaume : la nuit. (Fanny, 14 ans)*

Le temps passé à ces petits jeux serait pourtant mieux employé à faire découvrir aux enfants tout un patrimoine poétique de valeur qu'ils n'ont pas l'occasion de rencontrer ailleurs qu'à l'école. Si celle-ci ne remplit pas cette mission, c'est une grande perte pour les intéressés, sur le plan de l'éducation comme sur celui du plaisir personnel : les voilà privés d'un cadeau de prix, qui est avant tout un droit. En lieu et place, on leur offre une simili-casquette de poète. Et en avant pour n'importe quoi !

Une telle tromperie n'est pas seulement irresponsable, elle est aussi absurde. Le meilleur des maîtres ne peut pas prétendre transformer chaque élève en nouveau Rimbaud. Nos chers petits deviennent-ils tous mathématiciens ? Développent-ils tous une vocation d'artiste peintre ? S'ils s'entraînent au saut en hauteur ou au lancer de poids jusqu'à l'épuisement, peuvent-ils tous espérer devenir champion olympique ? On en est loin, et pourtant aucun n'échappe aux maths, aux « arts plastiques » et au sport à l'école.

Les plus clairvoyants et les plus modestes des enfants concernés vont vite s'apercevoir, en grandissant, de la médiocrité de ce qu'on les a poussés à écrire. Les autres, surtout si on les encourage, risquent de se transformer en petits singes, puis, avec le temps, en vieux singes qui assommeront tout le monde avec leurs productions...

Des usurpateurs, on en trouve aussi beaucoup dans le show-business, à tous les degrés de la célébrité et de la fortune. Ils ont pour domaine la chansonnette de variété, mais ils aiment se considérer comme des poètes. Avec une belle assurance, ils vous pondent au kilomètre des textes plats, décousus, voire grotesques, qui seront accompagnés d'un fond sonore plus ou moins harmonieux avant d'être glapis ou susurrés dans un micro.

Passons rapidement sur les rappeurs. Un seul extrait suffira, et divulguer le nom du coupable ne s'impose pas. Son forfait s'intitule « Balles dans le pied » :

*... Ils se la mangent dans le cul ceux qui se sauvent en courant
J'chausse du 45 lève la place de quoi se vider une kalash
L'arsenal du carnage j'ai de quoi envoyer ma carcasse sur Caracas
Nuit blanche mets-moi une noisette j'encaisse les morsures de l'aube
Quand j'sors d'une merde c'est pour une autre
Tout ce qui brille n'est pas de l'émeraude certaines fuites sont des victoires
J'ai de l'art de mettre une balle dans le pied
Devoir de l'amour n'est pas aussi fort que l'amour du pouvoir
Un genre de suicide qui se répète tous les jours de l'autodestruction
Louis XVI n'est pas revenu de la guillotine fais face au peloton d'exécution
Révolution dans l'épiderme j'ai les mêmes pulsions qu'un lion
Mon ambition a le poids d'un pachyderme quand un art de chêne est contradiction
Ce qui va me tuer c'est l'addiction j'ai l'art de me mettre dans les problèmes
Comment partir de ce monde sans payer l'addition
J'suis capitaine d'une caravelle en perdition
Depuis le jour de ma circoncision j'ai pris les mauvaises décisions
J'ai compris trop tard que c'était en prison*

*J'aurais dû réfléchir avant de leur dire de se faire enculer
 J'ai traversé un désert de sable au lieu de bronzer mes couilles à Saint-Tropez
 Condamné je me retrouve dans la ligue master sans avoir gagné de trophées
 J'me suis vidé le chargeur sur moi-même avant la ligne d'arrivée
 Se mettre une bastos dans ma discipline ce serait insulter Laurent Bouneau
 J'ai sauté sur une mine anti-personnelle je suis mon propre bourreau
 Décapité j'regrette le jour où j'ai dit non à B.2.O
 J'ai mis le dernier coup de marteau sur le trou du spectacle de mon tombeau (...)*

Aussi surprenant que cela paraisse, il se trouve des gens pour comparer ce genre de diarrhée verbale à des vers libres. Les rappers eux-mêmes se prennent sinon pour des intellectuels, du moins pour des artistes et des poètes criant leur révolte à la face de la société pourrie (dont ils profitent tant qu'ils peuvent). D'habitude, on ne comprend guère leurs vociférations à cause des bruits de gamelles et de bidons qui les accompagnent. Pour ne pas mourir idiot, il est donc utile d'en avoir lu vingt-cinq lignes une fois dans sa vie.

Trouver d'autres contre-exemples de poésie n'est pas difficile. On n'a que l'embarras du choix. En voici un, glané au hasard chez une jolie et célébrisissime chanteuse qui se prend assez au sérieux pour écrire elle-même ses paroles.

*Aime
 Souvenir de nos
 Fiançailles
 En bataille
 Souvenir des mots
 Flux de taille
 Un feu de failles
 Souvenirs d'émois de mai
 Qui affolaient
 Tous les sols... et
 Soutenir le monde aimer
 A la force de nos poignets... d'amour
 Aime
 Tous les maux sont les mêmes
 Quand on aime
 Du pareil au blême
 Aime la lie, l'anamour
 Quoi de mieux quand on saigne
 Moi j'aime... les je de l'amour
 Qu'il pleuve ou qu'il vienne...
 Souvenir de Palerme
 Qui s'élèvent
 Dans le ciel
 Souvenir d'un soleil
 Un seul être
 Me pénètre
 Sous réflex, je pose à nue
 Je suis surex
 Rien de m'ex
 pose plus qu'à l'inconnu
 Je lui demande si l'amour est tendre.*

Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois ! Le public d'aujourd'hui manque tellement de références littéraires et musicales qu'il applaudit à ce qu'on lui dit d'applaudir. Privé de véritables talents, piégé par les matraquages audiovisuels, les paillettes, les publicités,

depuis des années il assure à cette dame un tel succès qu'elle figure parmi les plus grosses fortunes du monde du spectacle.

Soyons juste : je ne prétends pas que tous les fabricants de chansons sont à mettre dans le même panier. Il existe encore des paroliers bourrés de qualités poétiques, mais ils se font de plus en plus rares. Dire que leurs textes sont des poèmes serait abusif (tout simplement parce que ce sont des chansons et que celles-ci possèdent leurs propres règles) mais ils s'en rapprochent parfois beaucoup.

Ce n'est pas vraiment le cas de celle-ci, intitulée *Le Dîner*, dont le sympathique auteur compositeur interprète passe pourtant pour un artiste sachant manipuler les mots et les idées :

*J'veux pas y'aller à ce dîner,
j'ai pas l'moral, j'suis fatigué,
ils nous en voudront pas, allez on n'y va pas.
En plus faut que je fasse un régime
ma chemise me boudine, j'ai l'air d'une chipolata,
je peux pas sortir comme ça.
Ça n'a rien à voir je les aime bien tes amis,
mais je veux pas les voir parce que j'ai pas envie.*

*Refrain : On s'en fout, on n'y va pas,
on n'a qu'à se cacher sous les draps,
on commandera des pizzas, toi la télé et moi,
on appelle, on s'excuse,
on improvise, on trouve quelque chose,
on n'a qu'à dire à tes amis
qu'on les aime pas et puis tant pis.*

*J'suis pas d'humeur tout me déprime
et il se trouve que par hasard,
y'a un super bon film à la télé ce soir.
Un chef-d'œuvre du septième art que je voudrais revoir,
un drame très engagé sur la police de Saint-Tropez.
C'est une satire sociale dont le personnage
central est joué par de Funès,
en plus y'a des extraterrestres. (au refrain)*

*J'ai des frissons je me sens faible,
je crois que je suis souffrant,
ce serait pas raisonnable de sortir maintenant.
Je préfère pas prendre de risque, c'est peut-être contagieux,
il vaut mieux que je reste ça m'ennuie mais c'est mieux.
Tu me traites d'égoïste, comment oses-tu dire ça ?
Moi qui suis malheureux et triste
et j'ai même pas de home-cinéma. (au refrain)*

Sans commentaire...

On ne peut même pas comparer ce long bavardage mou à un texte de chansonnier. Quand ils ont de l'esprit et de la culture, quand ils ne confondent pas l'humour avec la vulgarité, les chansonniers peuvent se montrer très intéressants, très drôles, à la fois pertinents

et impertinents. Et ils sont en général assez intelligents pour ne pas s’imaginer faire de la poésie avec leurs vers de mirliton, bouts rimés et autres jeux de langage...

Parmi les pseudo-poètes, certains sont conscients de leurs carences grammaticales et de leur manque d’inspiration, mais ils préfèrent tricher plutôt que de reconnaître leurs faiblesses. Ils peuvent, par exemple, se dissimuler derrière une forme d’expression hermétique et libérée à l’extrême. Voici une technique possible. Point de départ : n’importe quelle phrase tirée de n’importe où.

Ce sapin a connu une destinée de sapin : d’abord graine, puis petite pousse, puis arbuste, il a grandi et vécu dans une forêt avant de finir en arbre de Noël.

Difficile, n’est-ce pas, de trouver plus banal. Amusons-nous maintenant à transformer cette phrase artificiellement. Il suffit de remplacer quelques mots et d’en ajouter quelques autres, au hasard, sans réfléchir :

Ce sapin jaune a connu une densité de sapin rouge : d’abord nuageuse pousse, puis arbuste alimentaire, il a rampé et dansé dans les vagues brûlantes et exhaustives avant d’exploser en arbre de Pâques.

On peut aussi aller à la ligne de temps en temps, toujours au hasard, et abandonner la ponctuation :

*Ce sapin jaune a
connu une densité de sapin
rouge
d’abord nuageuse pousse puis arbuste
alimentaire
il a rampé et dansé dans les
vagues brûlantes et
exhaustives avant d’exploser en
arbre de Pâques*

On peut s’arrêter là, mais on peut aussi décider de poursuivre en déstructurant totalement la phrase et en éparpillant les mots sur la page :

*sapin
jaune
densité
rouge
nuageuse pousse
arbuste
alimentaire il a rampé
dansé
vagues brûlantes et
exhaustives
exploser en
arbre
de
Pâques*

Le résultat : un obscur charabia dénué de sens. Pourtant, on peut parier qu’il existe quelque part quelques snobs ou naïfs (mais n’est-ce pas la même chose ?) capables de prendre ces lignes pour quelque chose de très original, un poème si débordant de personnalité, si intelligent qu’il reste hermétique au lecteur lambda. La pensée profonde de l’auteur étant effectivement peu évidente, les mêmes snobs en inventeront une, ou même plusieurs, puis ils en

discuteront entre eux, parfois savamment. Plus l'œuvre sera vide et truquée, plus ils la trouveront intéressante par peur d'avouer qu'ils ne la comprennent pas.

Il existe encore d'autres procédés pour produire ce genre de texte. Le plus simple et le plus répandu, c'est de noter tout ce qui traverse l'esprit, en vrac, sans se soucier de la syntaxe ni de la construction : un mot, un groupe de mots, un bout de phrase, peu importe. C'est facile, rapide, et à la portée de n'importe quel paresseux pas doué.

Ensuite, il suffit de recopier ces notes hétéroclites en les découpant de façon aléatoire et systématique. Inutile de trier, inutile de retoucher. Spontanéité avant tout ! Ce qu'on obtient est sans aucun doute très parlant du point de vue psychologique – voire psychiatrique – et cela ne fait de mal à personne, sauf à l'art et à la littérature quand on insiste pour y voir une œuvre.

Le grand Stéphane Mallarmé lui-même, dans sa volonté systématique d'ascèse, a poussé si loin la destruction du vers et la désarticulation de la pensée qu'il s'est fait peur et a demandé à son disciple Paul Valéry : « *Ne trouvez-vous pas que c'est un acte de démence ?* »

Après lui, les expérimentateurs de l'écriture automatique, les dadaïstes, surréalistes et autres sympathiques associés ont présenté, en leur temps, un incontestable intérêt dû à la nouveauté de leur démarche et à son côté contestataire vis-à-vis de la société de l'époque. L'évolution des mœurs a vite rendu caducs la plupart d'entre eux, de même que leurs expériences, protestations et canulars. Aujourd'hui, hormis quelques-uns qui avaient un génie particulier, ils ne sont plus que les témoins désuets d'une époque passionnante. Le seul ennui est qu'ils ont fait des émules, que ceux-ci les ont encensés et copiés par bêtise ou par intérêt, et que cela dure encore...

C'est ainsi que des charlatans sont passés ou passent pour des poètes, et que de tels exemples ont dégouté bien des gens de la poésie.

Sacha Guitry (1885-1957) conseillait à ce sujet : « *Aimez les choses à double sens, mais assurez-vous d'abord qu'elles ont un sens. Souvenez-vous qu'on peut être hermétique et ne rien renfermer. N'oubliez pas qu'hermétique veut dire également bouché. Et quand une phrase ténébreuse, alambiquée, vous donne le vertige, souvenez-vous encore que le vertige c'est le vide.* »

Un autre domaine où abondent les usurpateurs, c'est l'art contemporain dit conceptuel, où de prétendus plasticiens d'avant-garde se présentent comme des philosophes et des poètes. Pourtant, tout ce qu'ils savent produire, ce sont de pompeux et indigestes baratins destinés à expliquer leurs œuvres, celles-ci échouant à se faire comprendre et apprécier toutes seules.

Un petit exemple parmi tant d'autres, trouvé récemment sur internet. On y fait l'éloge d'un « créateur » polymorphe dont j'ai pudiquement remplacé le nom par la lettre X. Il pourrait aussi bien s'agir d'un pseudo-poète dont le génie mérite d'être démontré magistralement par le cuisinier de service :

« X [...] revisite le vocabulaire formel des avant-gardes et néo-avant-gardes artistiques, et mêle références littéraires, cinématographiques et musicales, iconographie pop, culture homosexuelle, esthétiques underground, architecture, design et mode. L'investigation conceptuelle qu'il mène questionne de quelle manière l'identité, en particulier l'identité sexuelle, se construit ou est au contraire contrainte par la société et ses espaces physiques. L'artiste reprend le mode d'appropriation de l'art des années 1980 comme une stratégie permettant de revisiter des œuvres du passé et d'en révéler des significations différentes. Ainsi, il reconfigure une histoire non plus figée dans le temps et l'espace, mais au contraire parfaitement ouverte et permettant d'éclairer et de transformer le présent. [...]

Les références récurrentes à de grandes figures de l'histoire de la culture, au sens large, répondent au désir de l'artiste de se situer en tant que tel et de situer ses gestes à l'intérieur du champ du modernisme, tout en générant de multiples lectures possibles. (...) »

C'est loin d'être fini, mais je crois que dès maintenant tout le monde a saisi l'intérêt de ce qu'expose cet artiste. Et on est bien obligé de croire le critique sur parole car personne n'a jugé utile de mettre une seule photo à l'appui de ce discours...

Si les mauvais artistes s'accommodent particulièrement bien des formes d'expression dites contemporaines, on a vu que c'était aussi le cas de certains mauvais poètes modernes qui se cachent derrière une écriture hermétique et déstructurée. Cependant, il en est d'autres qui ont la naïveté d'exposer leurs insuffisances tout au long de vers à la forme régulière parfaite. Et ce n'est pas nouveau, car déjà Stendhal disait avec malice (dans *Racine et Shakespeare*) : « *Le vers alexandrin n'est souvent qu'un cache-sottise.* »

Pour ne pas me faire d'ennemis, je me suis amusée à torcher moi-même une caricature de sonnet en guise d'illustration :

Souvenirs

*Ô mon charmant village, endroit où je suis né,
Toi qui m'as vu grandir au sein de ma famille !
Des parents merveilleux, une sœur très gentille :
Elle était la cadette et moi j'étais l'aîné.*

*Comme j'aime à revoir le cadre suranné
De ma petite école et de sa vieille grille...
Je me souviens encor de Marc, un joyeux drille,
Et de tous mes copains au cœur si spontané.*

*Je ne peux oublier non plus mon cher grand-père,
Ni les beaux cheveux blancs de ma bonne grand-mère,
Pas plus que le gros chien qu'on appelait Fripon.*

*Tous ces doux souvenirs restent présents et stables :
Je les porte en mon cœur et jure sans façon
De garder à jamais ces amis mémorables.*

Qu'on ne me dise pas que j'exagère. Nous avons tous lu ici ou là des nullités de ce genre, où le remplissage du cadre se fait à grand renfort de clichés, de redondances et de chevilles. Souvent, de surcroît, ces calamités sont truffées de fautes qui vont beaucoup plus loin que la consonne d'appui.

Ma détestable parodie, d'ailleurs, serait fort capable d'arriver en bonne position dans un concours où les erreurs de versification sont durement sanctionnées, voire éliminatoires : il suffit que les autres candidats ne maîtrisent pas les règles pour que je me retrouve *Grand Prix du Sonnet de la Plaine-Saint-Eustache* ou *Croix d'Honneur de la Fondation littéraire et artistique du Mesnil-sous-Pontavert*.

Quand son mérite est ainsi reconnu, l'auteur d'un tel texte se sent encouragé à produire davantage. Il y arrivera sans peine car il n'a pas besoin d'attendre l'inspiration pour être prolifique. Peut-être même entraînera-t-il dans son sillage un ou plusieurs de ses prochains, qui vont eux aussi « devenir poètes » alors qu'ils n'y avaient encore jamais songé de leur vie.

Mais c'est à peu près toute l'influence qu'il aura sur le monde. En effet, à la différence de la mauvaise poésie libre, la mauvaise poésie classique a l'innocence de s'exhiber sans masques : ceci ne la rend pas meilleure pour autant, mais permet au moins d'éviter qu'on la prenne pour ce qu'elle n'est pas. Ainsi, le risque qu'elle se répande reste minime, et c'est toujours ça de gagné pour la qualité de la vie...

Quoique !

On assiste depuis plusieurs années à l'explosion d'un genre déclamatoire appelé « slam » qui consiste à débiter des vers boiteux sur un rythme monotone et lancinant sensé être

celui de l'alexandrin. Cela plaît beaucoup, car c'est facile à imiter et on peut se croire poète à moindre frais.

Reconnaissons toutefois que les slameurs, en général, ne se montrent pas aussi violents ni aussi obscènes que les rappers. Ils sont, par ailleurs, moins éprouvants à entendre que ces derniers, car ils font moins appel à des accompagnements de bruits parasites. Il y a même un slameur très connu qui aurait fait quelques études ! Ce qui, semble-t-il, lui confère le droit de disserter longuement sur tous les sujets. Par exemple sur sa vocation :

*... J'aime ces attaques un peu surprise, c'est un attentat verbal
On a faim de se faire entendre, moi j'ai l'appétit cannibale
Certains diront que c'est un peu naze et d'autres que c'est franchement d'la balle
Quoi qu'il se passe on poursuivra mais crois pas que ton avis m'est égal*

*Capable de faire irruption dans des endroits inattendus
Dans des bars et des théâtres, tu nous as déjà entendus
Mais on a déboulé aussi dans des collèges, dans des lycées
Dans des squares et dans la rue, on a posé, toi-même tu sais*

*Le principe est clair : lâcher des textes là où et quand tu t'y attends pas
Claquer des mots un peu partout et que ça pète comme un attentat
Dans des salles ou en plein air, laisser des traces, faire des ravages
Va demander au 129H ce qu'on appelle le slam sauvage*

*On pose des textes énervés, ou de geon-pi sentimental
On aborde un peu tous les thèmes avec ou sans instrumental
Mentalement prêt à proposer partout un intermède vocal
Une interruption sonore, un homicide amical*

*[...] Maintenant tu sais qui c'est, ces mecs chelous qui viennent pour raconter leur vie
C'est elle, c'est lui, c'est moi, c'est nous, on vient même si t'as pas envie
Mais si t'écoutes un tout petit bout, p't-être bien que t'en sortiras ravi
Et ça c'est important pour nous, c'est grâce à ça qu'on se sent en vie.*

Après tout, si ça lui fait du bien, à ce grand et beau jeune homme ! Le pseudonyme qu'il a choisi nous révèle qu'il est – ou qu'il a été – malade. C'est peut-être sa façon à lui d'espérer un peu d'indulgence de notre part ?